



CHRONIQUE  
DE L'ABBAYE DE KERBENEAT.

JUILLET 1950

*Trimestriel*

N° 3

A l'occasion du Centenaire de sa fondation  
**L'ABBAYE SAINTE-MARIE-DE-LA-PIERRE-QUI-VIRE**

a publié :

le 26<sup>e</sup> Cahier de "TÉMOIGNAGES" :

**" MOINES "**

*Sommaire :*

Le P. Muard et la crise religieuse du XIX<sup>e</sup> siècle;  
Cent ans de vie monastique à la Pierre-qui-Vire;  
Sacerdoce et vie monastique;  
Monachisme et apostolat;  
Actualité du monachisme.

Prix de ce cahier: 200 francs franco

publiera prochainement :

**"JEAN-BAPTISTE MUARD"**

Fondateur de la Pierre-qui-Vire

Préface d'Etienne Gilson. - 400 pages

Prix: 550 francs (environ)

\*

\*\*

C. C. P. Supérieur de Kerbénéat, Rennes 558-80

**UN CENTENAIRE**

*Le 2 juillet, en des solennités qui furent grandioses, l'abbaye de la Pierre-qui-Vire a célébré le centenaire de sa fondation.*

*Je voudrais simplement et en quelques lignes esquisser ici l'histoire et la physionomie spirituelle de ce monastère auquel nous rattachent non seulement nos origines, mais encore des liens de la plus profonde reconnaissance et de la plus fraternelle affection.*

**1850.**

Le 2 juillet 1850, la vie monastique s'inaugurait officiellement à la Pierre-qui-Vire (Yonne), dans cette solitude à la fois majestueuse et austère des bois du Morvan. Ils étaient là quatre religieux, groupés autour de leur maître et fondateur, le PÈRE MUARD. Tous l'aimaient comme un père, le vénéraient comme un saint.

On les appelait « Trappistes prêcheurs, Bénédictins prêcheurs » ou encore « Bénédictins du Sacré-Cœur de Jésus et du Cœur Immaculé de Marie ». Ces titres, si nous les prenons ensemble, nous livrent les traits essentiels de la vie de ce premier monastère: silence et pénitence, humilité et charité, zèle ardent du salut des âmes.

Leur ferveur était contagieuse. On venait à eux. On les appelait pour convertir les âmes. Les novices affluaient. Ils étaient seize en 1854.

Et voici qu'en cette même année Dieu allait décapiter cette œuvre encore naissante, en rappelant prématurément à Lui le fondateur. Prématurément? Oui, sans doute, à en juger de notre point de vue humain. Mais Dieu a ses voies, Il a son heure à Lui. Le P. Muard était sans inquiétude. Son œuvre n'était pas son œuvre, mais celle du Sacré-Cœur qui l'avait voulu. Le 19 juin 1854, le P. Muard mourait très paisiblement. Il était âgé de 45 ans.

**1859.**

Qu'allait devenir la jeune communauté? Elle continuerait à vivre et à se développer.

Le P. Muard avait donné aux siens comme base de la vie religieuse la règle de saint Benoît. Il pensait y ajouter, il est vrai,

sés propres constitutions qui accentuaient la rigueur de la pénitence et de la pauvreté. Mais il avait toujours désiré s'en remettre en définitive aux indications de la Providence et au jugement de l'autorité ecclésiastique.

Des circonstances providentielles et l'invitation formelle du Pape Pie IX amenèrent son successeur, Dom Bernard Moreau, à faire entrer dès 1859 le monastère de la Pierre-qui-Vire dans un mouvement de réforme amorcé en Italie et à donner ainsi naissance à la Province française de la Congrégation Cassinaise de la Primitive Observance. L'œuvre du P. Muard devenait donc une branche authentique de la famille bénédictine, tout en conservant une certaine empreinte de la formation cistercienne et du zèle apostolique de son fondateur.

La publication de la vie du P. Muard par l'abbé Brullée, en 1855, avait accentué et élargi le mouvement des vocations. Le nombre des moines était passé de 20 en 1855 à 45 en 1867 et à 70 en 1877. De nouveaux bâtiments s'édifiaient, l'église commençait à monter.

D'autres monastères allaient se fonder, issus de la Pierre-qui-Vire: Belloc (Basses-Pyrénées) en 1875, Kerbénéat en 1878, En-Calcat (Tarn) en 1890.

#### 1880.

Mais, avec 1880 (décrets Ferry) commence pour le monastère une période d'épreuve et d'exil qui durera près de quarante ans.

Seuls six ou sept religieux sont autorisés à rester à l'abbaye. Les autres sont dispersés. En 1897, la contrainte gouvernementale se relâche. Le monastère semble de nouveau naître. Mais, voici les lois de 1901 et, en 1903, c'est l'exil en Belgique (près de Tournai). Le monastère est vendu.

Les moines mobilisables rentreront en France à la déclaration de guerre de 1914. En 1918, on reprendra possession du moultier. Cependant la communauté, saignée par les fondations, éprouvée par l'exil et la guerre, avait vu son nombre et ses forces vives se réduire considérablement.

Deux abbés s'étaient succédés au cours de ces difficiles années. Dom Etienne Denis fut élu en 1881. Son énergie allait être providentielle pour surmonter toutes les épreuves qui surgirent alors. Dom Léandre Lemoine, après quelques années de supériorat à Kerbénéat, lui succéda en 1904. En 1918, il était âgé de 83 ans. Désireux de voir un jeune religieux prendre la direction de la maison, il offrait sa démission.

#### 1919.

Dom FULBERT GLORIES fut élu abbé-coadjuteur en 1919. Il allait être l'instrument dont Dieu se servirait pour faire revivre la maison et lui donner une prospérité et une ferveur toute nouvelles. On l'a appelé, et il fut réellement, le second fondateur de la Pierre-qui-Vire.

Moine d'En-Calcat, fils de ce Dom Romain Banquet dont nous vous présenterons quelque jour la noble figure et la toute providentielle mission, Dom Fulbert unissait à de très belles qualités d'intelligence un sens inné du commandement. A ses grandes qualités d'âme, il alliait une bonté et une délicatesse de cœur inépuisables. Il fut père dans toute la force du terme, réalisant son nom d'abbé et sa devise « Tout à tous » avec une perfection rare. Il marqua sa communauté d'une empreinte profonde et très surnaturelle. Il prêchait l'intimité avec le cœur doux et humble de Notre Seigneur. Il en vivait lui-même. Il rayonnait de paix.

Son abbatiat fut particulièrement fécond. Sans doute, les épreuves et l'humble patience de ses prédécesseurs trouvèrent-elles en lui leur récompense. Le nombre des religieux de la Pierre-qui-Vire allait s'accroître dans des proportions et avec une rapidité vraiment surprenantes. Jugez-en plutôt. Ils étaient 31 en 1929, 82 en 1938 et 150 en 1948.

Un tel essor appelait de nouvelles fondations. En 1944, une quinzaine de moines de la Pierre-qui-Vire reprenaient la vie conventuelle à l'ombre de l'antique et splendide basilique de Saint-Benoît-sur-Loire où depuis plusieurs années quelques-uns des leurs assuraient déjà la garde des reliques du saint Patriarche.

Autre fondation particulièrement chère à un fils du P. Muard, dont le zèle apostolique avait été toujours si profondément missionnaire: la maison de Thien-An, en Indochine (près de Hué), bien assise depuis quelques années (1935-1940) sur de nombreuses et solides vocations.

#### 1948.

Peu après avoir célébré ses vingt-cinq années d'abbatiat, le 30 décembre 1948, entouré de la vénération et de l'affection des siens, unanimement regretté de tous ceux qui l'avaient approché ou qui avaient bénéficié de son ministère, Dom Fulbert Glories s'endormant dans la paix du Cœur de Jésus, rendait son âme à Dieu.

La discrétion ne nous permet pas d'insister sur la ferveur religieuse, la vitalité et le rayonnement actuels de ce monastère qui constitue un des plus beaux fleurons de la France bénédictine et sans doute de l'ordre bénédictin tout entier. Disons simplement

que l'esprit de D. Fulbert demeure toujours dans ses fils, tous étroitement unis autour de leur jeune Père Abbé, Dom Placide de Roton, qui garde fidèlement en lui et imprime continuellement dans les siens la douce et profonde empreinte du Père.

\*\*

#### KERBENEAT ET LA PIERRE-QUI-VIRE.

La divine Providence a voulu que Kerbénéat bénéficiât, à diverses reprises, de l'influence et de la charité de la Pierre-qui-Vire. C'est là un élément important, voire essentiel, à l'histoire de notre monastère. C'est là pour nous une grâce.

Mgr Nouvel de la Flèche qui, devenu évêque de Quimper, eut l'idée de la fondation de Kerbénéat, était moine profès de la Pierre-qui-Vire.

Nos premiers fondateurs, le P. Corentin Le Guen, le P. Maurice Guérin, allèrent se former à la Pierre-qui-Vire, et en revinrent, en 1878, avec Dom Maur Delalevé, premier compagnon du P. Muard, pour entreprendre l'œuvre de la construction de Kerbénéat.

Le P. Félix Le Louet, le P. Arsène Picart, le P. Athanase Avignon allaient bientôt prendre eux-mêmes le chemin de la Pierre-qui-Vire pour y faire leur noviciat. D'autres devaient les suivre pendant quelque temps encore, car il fallut attendre 1886 pour que Kerbénéat pût avoir son propre noviciat (confié dès lors au P. Siméon Kervennic).

Entre 1887 et 1898, Kerbénéat eut comme Supérieur et Prieur le R. P. Léandre, moine et bientôt après, abbé de la Pierre-qui-Vire. Le Révérendissime Père Dom Bouchard, élu en 1902 premier abbé du monastère était, lui-même profès de la Pierre-qui-Vire, chargé depuis quelque temps de la maison de Saint-Benoît-sur-Loire.

Après le dur calvaire qu'eut à gravir notre communauté pendant les années d'exil et la guerre de 1914, les postulants qui se présentèrent entre 1922 et 1926 pour venir renforcer la poignée de nos anciens revenus à Kerbénéat, furent confiés à la Pierre-qui-Vire pour le temps de leur formation. Ils bénéficièrent des conseils et de la charité de D. Fulbert. Ils furent témoins de sa patience, de son dévouement, de son humilité, de sa bonté. Ils respirèrent sa paix. Ils se préparèrent de la sorte à l'œuvre de patience et de dévouement qui les attendait dans un monastère où tout était à remettre en état.

Le Révérendissime D. Fulbert allait d'ailleurs prolonger son œuvre de charité envers Kerbénéat dans l'exercice de sa tâche

d'Abbé Visiteur, qui le ramenait chez nous tous les trois ans. On le revoyait avec joie. On le retrouvait toujours aussi foncièrement père. Son passage était toujours une grâce de paix.

La guerre de 1939 fut pour notre monastère une nouvelle épreuve. La mobilisation, puis la captivité, avaient creusé de nombreux vides, enlevé la plupart des cadres. Malgré toute l'étendue de leur dévouement, ceux des nôtres qui restaient ne pouvaient suffire à la tâche. On se tourna de nouveau vers le Monastère ami. On lui confia la formation d'une nouvelle équipe de jeunes qui, eux aussi, bénéficièrent de la charité de D. Fulbert et qui eurent la joie et la grâce d'avoir comme maître du Noviciat celui dont les moines de la Pierre-qui-Vire allaient faire leur nouvel abbé.

\*\*

Après la simple énumération de ces faits, est-il besoin de dire la profondeur des liens de reconnaissance et d'affection qui rattachent Kerbénéat à l'abbaye de la Pierre-qui-Vire?

C'est de tout cœur que, le 2 juillet, en la Fête de la Visitation de Notre-Dame, nous nous sommes associés au fervent et splendide *Magnificat* que constituèrent les fêtes du Centenaire.

*Fecit magna qui potens est.* Oui, ce magnifique essor monastique et spirituel est l'œuvre de la Toute-Puissance et de la Miséricorde divines. La grâce a tout fait, et l'âme de notre P. Muard, et l'âme de ses dignes continuateurs, et la fécondité et le rayonnement de l'œuvre par eux entreprise et fidèlement poursuivie.

*Exaltavit humiles.* Ce faisant, Dieu a voulu, une fois de plus, exalter les humbles, glorifier l'humilité. Humilité des débuts, des années d'épreuves, des obscurs et laborieux recommencements. Humilité qui fut la marque distincte du fondateur et qui imprégna l'âme des successeurs. Humilité qui seule peut expliquer la charité et l'unité qui continuent à régner entre les membres de la famille du P. Muard. Cette humilité c'est le cachet propre du Cœur de Jésus auquel l'œuvre fut et demeure confiée.

Que notre *Magnificat*, passant par le Cœur de Notre-Dame de la Pierre-qui-Vire, monte vers le Cœur de son Fils, inspirateur et modèle du P. Muard et de ses enfants.

LE PERE ABBE.



## LE PÈRE JEAN-BAPTISTE MUARD

Fondateur des Bénédictins de la Pierre-qui-Vire

Enfant du pays de Sens, prêtre au diocèse du même nom, Jean-Baptiste Muard a été, de son vivant, tenu pour un saint. La générosité de son âme se manifesta sous les multiples formes de l'amour de Dieu, du don total à Lui, du zèle pour la conversion des pécheurs.

On l'a entendu répondre à un camarade d'enfance lui demandant ce qu'il désirait le plus: « C'est de verser son sang pour Jésus-Christ, d'être martyr. » Martyr chez les sauvages; il veut être missionnaire. Au petit et au grand Séminaires, la soif des âmes le brûle. Il prie, il fait prier pour elles, il fait pénitence pour elles. Jamais il ne séparera le sacrifice de la prière. Mais suivons-le de plus près dans ses champs d'action. Nous comprendrons mieux le moine lorsque nous aurons vu à la tâche le pasteur et le missionnaire.

### LE CURE.

Le lendemain de son ordination, l'abbé Muard fut nommé curé de la paroisse de Joux-la-Ville. C'était un terrain ingrat entre tous, nous disent ses biographes: tout ce qu'il fallait pour les énergies fraîches et fortes du jeune curé. Le jour de son arrivée, un bon vieillard avait dit: « A la façon dont j'entends sonner les cloches, je comprends que c'est un saint qui nous arrive. » On dut reconnaître sans tarder que ce bon vieux avait raison. M. le Curé passait chaque jour de longues heures au pied du Tabernacle ou devant la sainte Vierge. « C'est vraiment prodigieux comme M. le Curé aime la Sainte Vierge! »

Les pauvres avaient sa prédilection. Pour les soulager, son presbytère se vidait: argent, linge, meubles, tout y passait. Le moins bien chaussé recevait ses souliers. Ceux qui avaient faim, il les invitait à sa table... Ces prodigalités ouvraient les cœurs à la grâce. Peu à peu, les paroissiens se laissèrent gagner. Une attitude mystérieuse émanait de sa simplicité douce et gaie. Auprès de lui, on devenait meilleur.

La mortification allait de pair avec la prière et la charité. Il portait le cilice. Au milieu de la nuit, il se levait pour une heure

d'oraison. « Le prêtre est un sauveur d'âmes. »: la loi du sacrifice n'est-elle pas la loi de toute rédemption? Mais l'abbé Muard n'était pas satisfait. Il se trouvait trop heureux et croyait mener une existence molle. Seul le martyr d'une vie en pays infidèle pourrait assouvir sa soif de sacrifice. « Si je voyais, écrivait-il alors, d'un côté le ciel ouvert et de l'autre la possibilité de voler aux Missions étrangères, de gagner des âmes à Jésus-Christ et ensuite de mourir martyr, je dirais à Dieu: des âmes, Seigneur, d'abord, beaucoup d'âmes, et le Ciel, après! »

A plusieurs reprises, il demanda à son archevêque de partir. Après plusieurs refus, il reçut un jour la réponse: « La paroisse de Saint-Martin vient de vaquer à Avallon, le poste me paraît plus convenable pour vous que celui de Joux... » La décision de Monseigneur fut un rude coup pour M. Muard, qui connut alors, il l'avoué, le désarroi et la désolation, d'autant plus qu'il redoutait le ministère de ville: « Me placer dans une ville, moi, qui ne suis bon tout au plus que pour de pauvres villageois ou de pauvres sauvages. Ah! Monseigneur, si votre Grandeur veut faire de moi le plus malheureux des hommes, Elle n'a qu'à persister dans sa résolution. » Sa Grandeur persista. L'abbé s'inclina.

A Saint-Martin d'Avallon, où il arriva en 1838, l'abbé fut ce qu'il avait été dans sa paroisse campagnarde: l'homme de Dieu, le serviteur de tous. Sa parole attirait les foules qui envahissaient l'Eglise une heure, une heure et demie avant le sermon. Le prédicateur s'en étonnait: « Je ne m'explique pas pourquoi des hommes d'esprit et de talent y viennent en aussi grand nombre. » Ses appâts, c'était, et de plus en plus, la prière et la mortification. Un de ses paroissiens se rendant de grand matin à l'église, par un temps très froid, le trouva agenouillé à l'extérieur dans une prière intense: « Jésus, je n'ai, vous le savez, qu'un désir, c'est de vous aimer parfaitement... Que ma vie ne soit qu'amour, ne respire qu'amour et se termine par l'amour! Que je devienne moi aussi hostie d'amour!... »

### LE MISSIONNAIRE.

C'est dans cette église de Saint-Martin d'Avallon que Dieu avait donné rendez-vous au saint prêtre.

« Le vendredi 13 décembre 1839, j'étais dans ma stalle, à côté de l'autel. Je priais et je me plaignais à Dieu de ne pas me faire connaître sa volonté au sujet des Missions diocésaines; et il me sembla qu'à trois ou quatre reprises, il me disait: « JE VEUX QUE VOUS SOYEZ SAINT. » En même temps, je comprenais toute ma misère, tout ce que j'avais à faire pour répondre à ses desseins et je lui demandai la grâce

d'arriver à la sainteté qu'il demandait de moi. Alors, je me trouvai comme transporté en esprit au milieu de l'autel, c'est-à-dire à l'endroit où se tient le prêtre pour offrir le Saint-Sacrifice... Je vis s'ouvrir le tabernacle et Notre Seigneur sortir à moitié et me faire une croix sur le front avec l'index de sa main droite, et je restai un instant dans la surprise et cependant mon imagination ne travaillait point... Un moment après, Notre Seigneur me fit avec le même doigt une croix sur le cœur; ma surprise et mon étonnement redoublèrent et mon cœur tressaillit lorsqu'il sentit l'impression du doigt divin. Enfin, Notre Seigneur, toujours avec le même doigt, me fit une croix sur la bouche; je ne savais ce que tout cela voulait dire; mais l'intelligence m'en fut donnée aussitôt après. La croix sur le front signifiait l'intelligence et l'intrepidité, la croix sur le cœur l'amour de Dieu et le zèle brûlant que les Missionnaires doivent avoir pour le salut des âmes, et enfin, la croix sur la bouche annonçait le don de la parole qui leur serait donné... Tout à coup, je me sens pressé de dire à Notre Seigneur: « Mais quelle garantie me donnez-vous de l'accomplissement de ce projet? » — « Mon Cœur », répond aussitôt Jésus, en paraissant le tenir dans ses mains, et il me le présenta hors du Tabernacle.

« Cette réponse si vive de Jésus, que je ne prévoyais pas, me frappa singulièrement... Ensuite, je priais et sans doute que je demandais à Dieu de l'aimer, et je sentis le Cœur de Jésus toucher mon cœur, comme si mon Sauveur l'eût approché du mien et l'eût réellement touché. Je ne puis dire ce qui se passa alors dans mon âme... tout ce que je sais, c'est que ce fut pour moi comme un moment tout céleste, un moment divin.

« Je me sentis ensuite dans un détachement absolu des créatures. Je ne pouvais comprendre comment on pouvait tenir à la terre. Parents, amis, tout cela fut pour moi comme n'étant pas. Dans cette séparation absolue des créatures, Jésus me fit connaître qu'il me tiendrait lieu de tout cela, qu'il serait mon père, et la Sainte Vierge, ma mère. » (1)

Cependant, même après cette faveur, craignant l'illusion, l'abbé Muard crut devoir demander à Notre Seigneur des preuves de la réalité de son apparition. Il sollicita la conversion de six grands pécheurs dont on désespérait, et qu'il essayait depuis longtemps de ramener dans le droit chemin. Le soir même, les six pécheurs se présentèrent à son confessionnal. Le succès étonnant d'une mission qu'il donna bientôt après dans une paroisse voisine ne fit que le confirmer dans sa détermination. La volonté de Dieu était trop nette: il serait missionnaire, au moins diocésain; et, puisqu'au diocèse de Sens il n'y avait pas de missionnaires diocésains, il les y installerait. L'Archevêque accepta sa proposition, mais lui demanda de temporiser. Après de longues semaines d'attente, M. Muard lui écrivit une lettre suppliante. A sa lecture, le Prélat ne put

(1) Gaëtan Bernoville: « Le Père Muard », p. 59, sq.

s'empêcher de s'écrier: « O prêtre, que votre zèle est grand! Allez et faites comme Dieu vous l'inspirera. »

Homme de prière, il voulut que son premier acte fût de poser à la base de son œuvre la prière. Il réunit, à cet effet, en une petite association, les âmes pieuses qu'au cours de ses deux ans de ministère à Avallon il avait dirigées et portées vers la perfection. Il se trouva quelques collaborateurs. Après bien des vicissitudes, ils fondèrent, sous le patronage des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie « la Société des Prêtres auxiliaires du diocèse de Sens dont le but est de travailler à la gloire de Dieu et au salut du prochain par la prédication ». Ils s'installèrent en 1843 dans les ruines de l'abbaye de Pontigny.

Le nouvel institut eut son règlement. On y lit en lettres d'or: « LE PLUS PUISSANT MOYEN DE CONVERSION, C'EST LA SAINTETE DU PREDICATEUR. » Le premier devoir des missionnaires est de se sanctifier. La sainteté « sert plus que les plus éloquents discours... elle enlève tous les cœurs et triomphe des pécheurs les plus endurcis ». Ils s'armeront de la pénitence et de la prière. « Le premier des missionnaires, Notre Seigneur, prêchait par sa pénitence, par ses privations, par ses larmes... Les prêtres auxiliaires doivent donc se regarder comme des hommes voués à la pénitence... Dieu ne peut résister à un missionnaire qui demande par ses larmes, et quelquefois par son sang, le salut des âmes... »

« C'est la prière, et la PRIERE SEULE QUI FAIT NOTRE FORCE. » L'abbé Muard attribue à qui de droit le succès de ses travaux... Avec ses compagnons, il prêcha mission sur mission. En 1842, quarante-cinq paroisses les demandent. Il souligne la puissance de la grâce au cours de l'hiver 1842-1843: « Nous avons compté près de cinq mille cinq cents personnes qui ont fait leur mission, et sur ce nombre plus de deux mille hommes. » Son zèle dévorant cherche à franchir toujours de nouvelles limites; il est insatiable. « Mon âme, nous révèle-t-il dans une de ses lettres, ne peut suffire à aimer le bon Dieu, j'ai besoin qu'on l'aime pour moi. »

Quand le moment vint de donner un supérieur à la petite Congrégation, il fut élu, malgré sa résistance. « Vous ne sauriez croire quelle peine j'ai éprouvée à ce sujet. Il me semblait qu'on me ravissait la palme du martyr. » Il n'avait pas encore renoncé à son projet de partir aux missions lointaines. Il a noté dans son carnet: « Dieu, pour me faire souffrir davantage, me donna de nouveau toutes les pensées que j'avais autrefois de partir pour les missions étrangères; mais il fallait se résigner et rester. C'est ce que j'ai fait en me plaignant à Dieu de ce qu'il me donnait des dé-

KER ARVOR  
Pouivetierenn  
BZH-44 LOROUX-BOTT.  
via Nantes  
BRETAGNE BRITANNY



KER ARVOR  
Pouivetierenn  
BZH-44 LOROUX-BOTT.  
via Nantes  
BRETAGNE BRITANNY



sirs qu'il ne voulait pas me laisser suivre.. » Son directeur le rassurait: « Dieu, certainement, exaucera le désir que vous avez de mourir pour Lui. » Il demeura paisible, banni toute crainte de son cœur, toute inquiétude de son esprit... jusqu'au prochain remous.

### LE MOINE.

« Le jour anniversaire de son baptême, le 25 avril 1845, fête de saint Marc, un vendredi, il revenait de Venouze, où il avait été célébrer la sainte messe et faire la procession, lorsque, tout à coup, il a une vue distincte d'un projet tout formé d'une société religieuse, qui lui est montrée comme nécessaire dans le siècle où nous vivons pour opérer quelque bien.

« Son âme est dans un état tout à fait passif; il ne raisonne pas; il voit, il sent et l'imagination n'y a aucune part. Il voit une société composée de trois sortes de personnes, qui doivent suivre un genre de vie à peu près semblable, pour la mortification, à celle des Trappistes; les uns se consacreront plus particulièrement à la prière, à la vie contemplative; les autres, à l'étude et à la prédication; les derniers, en qualité de frères, au travail des mains. Il voit que leur vie doit être une vie de victime et d'immolation continuelle, qu'ils devront faire pénitence pour leurs propres iniquités et pour les péchés des autres et *rappeler les hommes à la mortification et à la vertu, par leurs exemples plus encore que par leurs paroles.*

« Pour atteindre ce but, il leur faut pratiquer la pauvreté la plus absolue, renonçant à tout ce qu'ils posséderaient dans le monde avant de s'engager définitivement dans cette société; se contenter de l'absolu nécessaire et suivre sur la pauvreté les conseils évangéliques, à peu près comme l'entendait saint François d'Assise; consacrer à de bonnes œuvres tout le superflu du strict nécessaire. On donnera pour gardienne à la chasteté la plus exacte modestie, et on observera l'obéissance la plus absolue, s'astreignant à la pratique de ces vertus par les grands vœux de religion. Il faut s'établir, en outre, dans un lieu pauvre et solitaire; garder un silence presque absolu; n'apparaître au milieu du monde que quand le bien des âmes l'exigera, et mener dans le siècle la même vie qu'au désert. Cette société dédommagera Notre Seigneur des outrages qu'il reçoit de la part des pécheurs et surtout des personnes qui lui sont spécialement consacrées. » (2)

Cette vision, on le devine, le bouleversa profondément. Fonder un nouvel institut? Abandonner Pontigny à ses débuts, pour aller vers une fondation qui, sauf la prédication, n'avait aucun rapport avec son œuvre actuelle non plus qu'avec son ancien désir des missions en terre lointaine? Était-ce une « illusion »? La vision du 13 décembre 1839 ne lui avait-elle pas désigné nettement les missions diocésaines comme le but auquel le destinait la volonté de

(2) « Vie du R. P. Muard », par le P. Bouchard, 1890, t. I, pp. 256-257.

Dieu? Il suppliait le ciel de l'éclairer; le ciel restait sourd à ses prières. A la messe, il interrogeait son Christ. Pas de réponse. C'était le grand silence par lequel Dieu éprouve les plus forts d'entre ceux qu'il aime. La lutte dura un an et demi.

Toujours, cependant, il se tint entièrement à la disposition de Dieu, mais impatient de connaître sa volonté. Selon son habitude, il doubla sa prière de pénitence; cilice, chaînes, disciplines... comme nourriture, un morceau de pain et un peu d'eau qu'il prenait le soir. Il resta même cinq jours de suite sans boire ni manger. Il s'habitua à dormir sur quatre chaises avec un pupitre comme oreiller.

« Il désirait encore consulter Dieu solennellement dans la solitude et la prière et faire en même temps matériellement un essai de sa nouvelle vie. » (3) Il se retira donc quatorze jours durant dans un presbytère isolé avec un de ses amis, l'abbé Brullée. Après être passé par des alternatives de consolation et de joie, de doutes et d'angoisses indicibles, il put faire son élection:

« Ce jour d'hui, 23 octobre 1846, vendredi, moi, Jean-Baptiste Muarc, indigne prêtre... je me dévoue de toute mon âme à l'exécution du projet que le bon Dieu m'a inspiré, qui est de mener un genre de vie humble, pauvre et mortifié, seul, si le bon Dieu ne me donne personne pour le partager; et s'il m'envoie des compagnons, je m'engage à fonder une petite société religieuse, qui suivra la règle de saint François d'Assise ou tout autre qui paraissait s'accorder avec le genre de vie que nous voulons suivre. *Cet ordre sera d'une pauvreté absolue, d'une pénitence austère, d'une grande humilité; il aura pour but de travailler à la gloire de Dieu, à l'édification du prochain et à notre propre sanctification, par la prière, la pénitence et la prédication.* » (4).

Cette date du 23 octobre demeura chèrement gravée dans ses souvenirs comme un jour de grâces insignes. Lenteurs, hésitations apparurent encore, il est vrai, mais la victoire resta acquise.

Il fallait quitter Pontigny. Le Père Muard régla avec sa prudence habituelle et une délicate affection tout ce qui regardait l'intérêt spirituel et temporel des missionnaires dont il se séparait en pleurant.

Sûr cette fois de Dieu et de lui-même, l'abbé Muard se mit en quête d'une règle. A cette fin, il entreprit le voyage de Rome, le 22 septembre 1848, en compagnie de ses deux premiers postulants, un jeune prêtre et un ouvrier charron. Ils s'arrêtèrent à Ars.

Le saint curé lui dit que leur « affaire était l'œuvre de Dieu, qu'elle réussirait certainement, que les difficultés ne devaient les arrêter aucunement, que le Bon Dieu serait avec eux et les ferait,

(3) Ibid., p. 279.

(4) Ibid., p. 284.

par l'abondance de ses grâces, triompher de tous les obstacles ». (5) Au plus jeune des voyageurs, M. Vianney déclara: « Faites tout ce qu'il (M. Muard) vous dira. Suivez-le sans crainte et en aveugle... » A Rome, nos pèlerins frappèrent à plusieurs portes. Les Franciscains, mis au courant de leur projet, le qualifièrent de « pieuse folie ». Les Cisterciens, les Chartreux, les Camaldules ne furent pas plus indulgents ni plus hospitaliers. A chaque refus, l'abbé Muard entonnait un « Te Deum ».

Voici qu'un jour, après la Sainte Messe, suppliant Dieu de l'éclairer, il se sentit porté à aller visiter « cette grotte célèbre où saint Benoît avait passé ses premières années et était parvenu au comble de la perfection » (6). Il fut l'objet de la plus cordiale bienveillance de la part de l'abbé de Subiaco, Dom de Fazy. M. Muard se présenta: « Je fais partie d'un corps de missionnaires réunis à Pontigny. En France, les moyens ordinaires ne suffisent plus, il en faut d'extraordinaires pour frapper les esprits et entraîner les cœurs à la conversion, en leur présentant l'exemple d'une vie pauvre, humble et mortifiée; accordez-moi, mon Révérend Père, quelque grotte dans les environs où je puisse faire pénitence et me préparer à l'œuvre de Dieu. » (7)

Dom de Fazy lui offrit l'ermitage de Saint-Laurent de Fanello, à quelque distance du monastère. Nos trois solitaires s'installèrent dans cette retraite idéale où leur appétit de silence et de pauvreté trouva largement à se satisfaire. Les exercices de la vie religieuse commencèrent sans retard. « Le Frère François faisait les fonctions d'économe et de cuisinier; le P. Benoît étudiait la théologie et le P. Muard s'occupait de la règle et des Constitutions. » (8)

Le P. Muard lut la règle de saint François, puis lut et relut celle de saint Benoît. Cette dernière « s'adapte parfaitement au genre de vie que nous voulons vivre ». Pleinement rassuré, paisible et confiant, il se mit à l'étudier, puis à rédiger ses propres « Constitutions ».

Cependant, des circonstances imprévues se présentèrent qui le conduisirent aux pieds de Sa Sainteté le Pape IX, alors réfugié à Gaëte. Le bon Frère qui l'accompagnait a noté maints détails du voyage et de l'audience. M. Muard n'eut pas le temps de secouer la poussière de ses chaussures; et ce fut dans un costume peu conforme à l'étiquette qu'il dut s'agenouiller devant le Pontife. Mais le Pape, connaissant d'avance le serviteur de Dieu, ne fut point offensé « de voir éclater sur lui les livrées de la plus

(5) M. Brullée, « Vie du R. P. Muard », 1863, p. 279.

(6) Il s'agit du « Sacro Speco », la « grotte sacrée », de Subiaco.

(7) Brullée, p. 123.

(8) Ibid., p. 268.

entière pauvreté; il l'accueillit avec une bonté toute paternelle, et son œil exercé distinguait les splendeurs de l'âme à travers les haillons de l'indigence... » Approuvant son projet, il lui dit « que c'était bien là le moyen de travailler efficacement à la conversion des âmes; qu'il fallait opposer les contraires aux contraires. » (9)

Forts de l'approbation du Pape, le P. Muard et ses compagnons reprirent le chemin de la France (février 1849). Le désir de faire un apprentissage plus concret de la vie monastique le poussa à frapper à la porte de la Trappe d'Aiguebelle (près de Montélimart). Il y demeura six mois, parfaitement fondu dans la communauté. Le Père Abbé et un religieux ont rendu témoignage de ses vertus religieuses:

« Il se mettait au-dessous de tous ses frères; il voulait arriver au plus haut degré de l'obéissance; aussi obéissait-il avec la simplicité d'un enfant, sans observations. Il était exact à toutes les pratiques de la maison les plus humiliantes et les plus pénibles. « Il faut, disait-il, que nous nous formions bien à la vie religieuse, qui est presque toute dans l'obéissance et dans la fidélité à la Règle... » Quant à son amour pour la pauvreté et pour la pénitence, il s'y exerçait, avec d'autant plus d'ardeur qu'il voulait que ces deux vertus fussent les murs de l'édifice de la Pierre-qui-Vire dont l'humilité serait l'inébranlable fondement.

« Ne se distinguant en rien des autres, il se bornait seulement à accomplir les devoirs communs d'une manière non commune. » (10).

De ce noviciat à la Trappe, le P. Muard rapporta certaines observances qui s'inscrivirent par la suite dans ses Constitutions, entre autres la rigueur du silence et de l'abstinence.

Au diocèse de Sens, on les attendait. Au printemps de 1850, ils purent jeter les fondations d'un premier monastère grâce à la générosité du marquis de Chastellux. C'était une petite maison, construite en bois, couverte de paille et surmontée d'une croix; neuf mètres de long sur trois de large. Elle était distribuée en trois pièces: l'une servant de chapelle, une autre de cuisine, la troisième à la fois de réfectoire, de salle de communauté et de dortoir. Le jour de la visitation de Notre Dame (1850) se fit l'installation dans l'humble demeure, aussi pauvre que la grotte de Bethléem. Qu'importait le dénuement, puisque le fondateur avait prévu que la pauvreté et la pénitence seraient les murs de l'édifice, et l'humilité son inébranlable fondement!

Les conditions de vie étaient, en général, établies conformément à la règle de saint Benoît; quelques points plus rigoureux rappelaient la discipline cistercienne d'Aiguebelle. La clôture était

(9) Ibid., p. 302.

(10) Brullée, p. 357-360.



stricte, le silence perpétuel. La journée était partagée entre la prière, l'étude et le travail.

« La prière, écrit-il, étant la nourriture de l'âme, la lumière qui éclaire les ténèbres de l'esprit, la richesse des religieux, doit faire la plus chère occupation du Bénédictin. » (Constitutions.)

« Notre société ayant pour but de travailler à la sanctification des âmes par la prédication, sans être jamais à charge à personne, doit nécessairement se composer de membres qui se consacrent au travail intellectuel, pour se préparer au ministère de la parole, et d'autres qui s'appliquent aux travaux manuels pour faire vivre la communauté. » (Ibid.) Et il précisait qu'il n'y avait qu'une catégorie de religieux, soumis aux mêmes observances, aux mêmes exercices réguliers, que la seule différence consistait dans l'occupation de chacun, étude ou travail des mains.

La fin spéciale qu'il assignait à sa Congrégation étant de lutter par les moyens les plus efficaces « contre les vices dominants du siècle, qui sont l'orgueil, l'attachement à tous les biens matériels, le sensualisme porté jusqu'au culte de la chair, l'esprit d'indépendance absolue », il saisissait les armes les plus adaptées à ce combat: l'humilité, la pauvreté, la pénitence, l'obéissance, la charité mutuelle et le zèle. Ce sont précisément les instruments de travail que lui offraient la règle de saint Benoît. Ainsi, la pratique des vertus religieuses demeurait, à ses yeux, le moyen primordial de l'exercice du zèle apostolique. Dès lors, tout vrai religieux qu'il sorte ou non de sa clôture fait œuvre d'apôtre par la sainteté de sa vie. Du reste, le P. Muard entendait subordonner à la perfection de la vie intérieure monastique l'objectif essentiel de sa Société que constituaient les ministères actifs (de tous ordres): « Nous sommes, avant tout, religieux de cœur », disait-il à un curé.

L'on voit, par ces quelques lignes, prises dans ses Constitutions, que le fondateur de la Pierre-qui-Vire pouvait très justement prétendre être un véritable enfant de saint Benoît. Il ne cachait pas sa joie et son bonheur d'avoir sa place dans la lignée des fils du grand Patriarche. « Que nous sommes heureux, écrivait-il au P. de Fazy en octobre 1851, d'appartenir, nous aussi, à un Ordre si aimé!... Pussions faire revivre dans notre désert les vertus et la ferveur de ces premiers bénédictins qui édifièrent toute l'Eglise et préservèrent le monde de la corruption prête à l'envahir! » Fierté sans prétention, car « nous sommes si faibles encore; nous ne sommes que de petits enfants dans la vie religieuse ». (11)

Ce sont ces mêmes dispositions d'humilité foncière et de détachement sincère, vertus scellées à toutes ses entreprises depuis

(11) Bouchard, t. II, p. 373.

toujours, qui marquèrent son attitude vis-à-vis du Souverain Pontife. Avant de donner à ses Constitutions leur forme définitive, — car son travail ne lui semblant pas au point exigeait l'épreuve du temps — il voulait les soumettre à la sanction de l'Eglise.

Il dut laisser à ses fils le soin de faire cette démarche: « Dieu avait permis au temps de sonner, pour l'athlète vainqueur, l'heure de l'éternité. Ah! c'était assez pour le Ciel, mais était-ce assez pour la terre, assez pour sa famille religieuse, assez pour l'Eglise? » (12) A cette question du panégyriste du P. Muard, l'histoire de la Pierre-qui-Vire et de toute la province bénédictine issue de ce monastère a donné jusqu'à ce jour une magnifique réponse: 800 moines et moniales rendent témoignage à Dieu et à leur saint fondateur, devenu « le père d'un grand peuple ».



(12) Ibid., p. 338.

## Lettre à mon ami Jean

Je suis, mon ami, doublement confus; d'abord, parce que je ne t'ai pas donné de nouvelles du monastère depuis trois mois, ensuite parce que je suis réduit à glisser ma lettre avec son tutoiement familier dans cette chronique de l'abbaye qui mérite plus de respect. Mais, dis-moi, serait-ce encore un bulletin de « famille » s'il ne pouvait accueillir pareille simplicité ?

Avril, mai, juin, trois mois de fêtes. Le trimestre s'est ouvert avec Pâques, la Pentecôte a été son midi et il ne se terminera pas sans que le monastère compte un prêtre et trois sous-diacres de plus. Tu n'as jamais vu une Semaine Sainte au Monastère ? Je me représente ces jours privilégiés comme un de ces grands jeux qui nous prenaient autrefois au point de nous faire oublier tout le reste.

Le Jeudi-Saint, réunion autour du Chef, qui donne ses consignes et ses encouragements. Le Vendredi, c'est la journée dure, mais elle est dure surtout pour Lui : la bataille nous dépasse tellement qu'on ne peut guère que regarder et c'est stupéfiant de Le voir suant sang et eau, percé de toutes parts, mais gardant au cœur, intact, l'amour de Dieu que le démon ne pourra pas en arracher. Samedi, silence que seul l'« Alleluia », avant-coureur de la Résurrection, interrompt un instant. Et dimanche, du milieu de la nuit à la fin de la journée, ce n'est qu'un carillon d'« Alleluia » en l'honneur du Christ vainqueur. C'est beau... Mais tu le sais bien, un jeu ne se raconte pas, un jeu se joue...

\*  
\*\*

Le carillon si bien lancé sonne encore (il sonnera jusqu'à la Trinité), lorsque, le 26 avril, notre frère Dom Placide Desplat, d'Arcueil (Seine), fait profession solennelle.

LA PROFESSION SOLENNELLE c'est, si tu veux, l'engagement définitif dans le grand jeu de Dieu. On s'est associé à une équipe; pendant plusieurs années, on s'est entraîné sous la direction de son chef, on a fait des éducatifs de toutes sortes; et maintenant qu'on a acquis une souplesse suffisante, maintenant que l'on connaît les règles du jeu et ses partenaires, on est invité à entrer « pour de bon » dans l'équipe. Alors, par écrit, on se donne soi-même et tout ce qu'on a à l'équipe; on s'engage à mener toujours le jeu collectif et pour cela à en respecter jusqu'au bout toutes les règles.

Voilà bien sûr une comparaison trop pauvre pour montrer les infinies richesses de la profession monastique. Je crois cependant qu'elle a du bon pour ouvrir les trésors qui les contiennent et pour commencer

leur découverte. Elle cadre d'ailleurs avec ce que nos yeux voient des cérémonies.

A l'Offertoire de la messe, le profès vient devant l'autel, d'où notre Révérendissime Père Abbé lui adresse un mot de bienvenue. Puis, toute la communauté ayant fait cercle autour de lui, il affirme à haute voix sa volonté d'être moine. Il lit ensuite sa charte d'engagement, la signe et la montre à chacun. Tout à l'heure, quand il aura été revêtu de la coule, il recevra l'accolade du Père Abbé, puis, de tous ses frères : signe visible que tous sont heureux de son incorporation au sein de la famille monastique.

Il y a cependant une cérémonie pour laquelle je ne trouve pas de terme de comparaison dans les affiliations aux sociétés humaines. Après avoir lu sa charte, le profès, debout, les bras en croix, chante : « Recevez-moi, Seigneur, selon votre promesse. » Puis, croisant les mains sur la poitrine, il se prosterne et poursuit : « Et veuillez ne pas me décevoir mon attente. » Trois fois, il refait les mêmes gestes et à chaque fois tous ensemble répètent la même demande, que chacun a un jour formulée pour son propre compte.

Si j'osais, je dirais que ce chant est comme l'indicatif des moines ou leur refrain et que ces gestes sont leurs signes de ralliement. Mais quel en est le sens ? A qui s'adresse cette prière ? Qui est ce Seigneur, dont on attend la bienveillante réponse ?

A première vue, ce seigneur est le Père Abbé. En ornements pontificaux, portant mitre et crosse, l'anneau pastoral au doigt, il est bien seigneur et père de par l'autorité de l'Eglise et la grâce de Dieu; et c'est bien de lui que le candidat attend la décision qui lui ouvrira les portes du monastère. Mais à cette heure, la décision est prise depuis du temps déjà. D'autre part, l'observateur attentif remarque que le Père Abbé lui-même reprend avec tous ses fils la formule de demande. Il y a donc un autre Seigneur, duquel tous sont serviteurs; un autre Père dont tous sont fils ? Il suffit de lever les yeux pour, dominant l'autel, découvrir sur le trône de sa Croix, le Seigneur Jésus-Christ, Sauveur et Roi du monde, Fils unique du Père, de qui vient toute paternité. C'est devant Lui que s'agenouille le profès, suppliant d'être admis au nombre de ses serviteurs. Mais avant de se prosterner ainsi, il ose, dans un geste audacieux, mimer l'attitude du Christ, faisant ainsi de toute sa personne une Croix; il s'offre et s'unit de tout son pouvoir au divin Crucifié : manifestation solennelle d'un engagement définitif, folie pour le monde, sagesse pour l'Eglise, douceur pour ceux qui s'y livrent sans réserve.

La messe se poursuit. Sur l'autel repose le Pain sans levain du Sacrifice. Dans le sanctuaire, le profès s'étend de tous son long « enseveli avec le Christ », corps qui laisse fuir sa vie propre, pain qui renie son vieux levain de péché. Tandis que le monde insensé se laisse aller à la tristesse et parfois, hélas ! ose même jalouser Dieu, l'Eglise, elle, qui connaît les secrets divins, laisse monter sa joie; car ce nouveau Lazare dort seulement et la vie à laquelle il va se réveiller, avec une plénitude nouvelle, est précieuse, infiniment, aux yeux de Dieu.

La Communion approchant, le profès est alerté par ces mots : « Toi qui dors, réveille-toi; quitte la compagnie des morts et le Christ sera ta lumière. » Le profès se lève et avec tous ses frères reçoit ce pain de vie éternelle que partage le Père commun.

... La partie est engagée. Il ne faudra jamais sortir du « jeu »; ce serait un reniement, une trahison. Nous continuerons la partie jusque dans l'au-delà...

\*  
\*\*

Mon pauvre Jean, j'en suis encore au 26 avril. Mais — à vol d'oiseau, les détails s'estompent — nous arriverons sans peine au bout de notre trimestre par-dessus la retraite annuelle et la prise d'habitude de notre frère François de Sales, par-dessus le pèlerinage du Folgoat (1<sup>er</sup> juin) et les processions du Saint-Sacrement.

Et nous nous quitterons sur le souvenir tout récent de l'ordination du 24 juin qui fit Dom Jean-Baptiste Cousquer prêtre pour l'éternité.

Tu vois, la fête est ininterrompue. Peut-être auras-tu l'idée et trouveras-tu le temps de venir un jour en prendre une petite part.

*Ton frère.*

---

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs le père de notre P. Maurice, rappelé à Dieu, chargé d'ans et de mérites, le 27 avril, à Trégarantec.

Nous associons nos prières à celles de tous les membres de la famille du défunt, spécialement à celles de ses deux filles Religieuses.



*Le gérant: Y. DELISLE*

---

Imprimerie CLOITRE, Landerneau.